

HERVE LE BOTERF

ROBERT LE VIGAN

le mal aimé du cinéma



suivi des confessions du comédien
EDITIONS FRANCE-EMPIRE

92

78

ROBERT LE VIGAN
LE MAL-AIMÉ
DU CINÉMA

CONFESIONS DU COMÉDIEN

196

ROBERT LE VIGAN,
LE MAL-AIMÉ
DU CINÉMA

Suivi

des

CONFESSIONS DU COMÉDIEN

Ln 87

95152

DU MÊME AUTEUR

Histoire

- La Bretagne dans la guerre* : tomes I, II, III (Prix du Rassemblement Breton 1969, aux Éditions France-Empire). Réédition : 1984.
- Le théâtre en uniforme* (France-Empire, 1973).
- La vie parisienne sous l'Occupation* : tomes I et II (France-Empire, 1974 et 1975).
- Anne de Bretagne* (Prix spécial du jury du Prix Bretagne, Prix régional de l'Association des Écrivains de l'Ouest, 1977, Prix Agrippa d'Aubigné, France-Empire).
- Nominoë et l'épopée des rois bretons* (France-Empire, 1981).
- La Bretagne sous le gouvernement de Vichy : une tentative de régionalisation* (France-Empire, 1982).
- Le brave général Cambronne* (Prix Bretagne, 1984; Prix des Écrivains combattants, 1985; Sélection des livres de l'Ouest, 1984; France-Empire 1984).

Cinéma

- Les Truquages au cinéma* (en collaboration avec Maurice Bessy, aux Éditions Prisma).
- A B C du cinéma* (en collaboration avec René Thévenet, Charles Ford, Jean-Claude Labret, etc., Contact-Éditions-Publications, 1953).
- The world of Music* (en collaboration avec divers auteurs aux Éditions Musikkens Verden à Oslo et aux Éditions « Le Sphinx » à Bruxelles).

Les métiers

- Le métier d'architecte*. Entretiens avec Marcel Lods (France-Empire).
- Le métier de comédien*. Entretiens avec Maurice Ronet (France-Empire).
- Le métier de marchand de tableaux*. Entretiens avec Emmanuel David (France-Empire).

Romans

- Le Défroqué* (Prix Bancarella 1955, aux Editions France-Empire).
- L'Homme aux clés d'or* (France-Empire).
- Pourquoi viens-tu si tard?* (France-Empire).
- Dieu seul m'arrêtera* (France-Empire).

Traduction

- Par-dessus les moulins* (« El sombrero de tres picos » d'Alarcon, aux Éditions France-Empire).

92
HERVÉ / LE BOTERF

ROBERT LE VIGAN,
LE MAL-AIMÉ
DU CINÉMA

Suivi
des
CONFESSIONS DU COMÉDIEN

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris



Les documents qui illustrent ce livre sont des photos de films tournés par Robert Le Vigan ou provenant des archives de Claude Beylie et de « L'Avant-Scène », de Maurice Bessy, de Charles Ford, de René Bail, de René Dazy et de l'auteur.

*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés
par l'éditeur de cet ouvrage?*

Envoyez simplement votre carte de visite aux

**ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE,
Service « Vient de paraître »,
68, rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris**

*et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part, nos bulletins
d'information qui présentent nos différentes collections, que vous trouverez chez
votre libraire.*

© Éditions France-Empire 1986

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

IMPRIMÉ EN FRANCE



A la mémoire de François Truffaut

... et le maître d'œuvre de la Nouvelle Vague...
... et les meilleurs réalisateurs de notre époque...
... qui ont fait de la France le pays de la Nouvelle Vague.

Robert de Villiers

Éditions de la Nouvelle Vague, 1969

Les renseignements relatifs à l'ouvrage de M. de La Motte-Fénelon que
nous avons publiés dans le numéro de la Revue de la semaine dernière
sont en réalité ceux de l'ouvrage de M. de La Motte-Fénelon de
Paris.

A la mémoire de François Fénelon

Plus l'homme est grand, plus il est aimé de son peuple.

par Fénelon de La Motte-Fénelon

Éditions de la Revue de la semaine dernière

ÉDITIONS FRANCIS & TAYLOR

Service de Vente de Paris, 10

10, rue de la Harpe, 75001 Paris

Les droits de reproduction et de traduction de cet ouvrage sont réservés
à l'éditeur. Toute réimpression sans autorisation est formellement interdite.

© Francis & Taylor, 1962

Tous droits de traduction, de reproduction

et d'adaptation réservés pour tous les pays.

MADE IN FRANCE

« Ma nature est affreuse! Que bien trop sensitive! Malade devenue! Trop encline aux phantasmes... et le métier d'acteur l'a beaucoup aggravée... et les malheurs sociaux et néopolitiques l'ont dotée du malaise de la persécution. »

Robert LE VIGAN

(lettre à Hervé Le Boterf, 15 mai 1969).

à la suite de l'effort que par son
activité il a su faire. Trop facile est
l'erreur... et le malin d'attendre la dernière
minute... et les meilleurs succès et surtout
par l'un côté de l'autre de la science
non.

Robert La Vieille
(Paris à Paris le Samedi 15 mai 1903)

AVANT-PROPOS

Pendant quatre ans, de 1969 à 1972, j'ai été l'impresario d'un acteur de cinéma qui ne voulait plus tourner, et par la même occasion, l'agent d'affaires d'un mémorialiste qui refusait de livrer ses souvenirs aux éditeurs et ses enregistrements aux firmes de disques.

Cette situation paradoxale ne saurait pourtant surprendre puisque le personnage dont je défendais soi-disant les intérêts, à onze mille kilomètres de son domicile (!), était un comédien réputé pour son extravagance.

Profondément marqué par ses années de détention puis d'exil en Argentine, Robert Le Vigan ne souhaitait pas rentrer en France malgré l'assurance que Louis Jouvet, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault lui avaient donnée de l'engager dans leurs troupes respectives. Redoutait-il d'affronter un public hostile? Craignait-il de n'être pas en mesure de remplir sa fonction en raison d'un défaut de mémoire dont il avait souffert dès le début de sa carrière et qui ne cessait de s'aggraver? Toujours est-il que cette perspective d'un retour au pays natal s'était transformée en phobie à la fin de sa vie. Quelques amis lui avaient offert le gîte, le couvert et un accueil protégé tant dans la banlieue parisienne que dans le paysage lumineux de la Provence. Il les remercia et refusa leurs invitations, invoquant avec humilité que la place qui lui revenait de droit se situait dans un hospice de petits vieux mais il ne se sentait pas le

courage de voisiner – selon sa propre expression – avec des « puent la pisse »!

Le seul lien qui le rattachait à la France était une correspondance échangée avec ses amis : Jean Brochard, Marc Dantzer, Paul Colline, Arletty, Fernand Ledoux, Madeleine Renaud, Pierre Fresnay, Pierre Dudan et quelques autres dont André Bernard, le journaliste Jacques Richard et le signataire de ces lignes.

Le contenu des quelques trois cents lettres que Robert Le Vigan m'a envoyées de Tandil, entre 1965 et 1972, constitue la source essentielle de ce livre.

Durant plusieurs années j'ai refusé de publier un recueil des confidences de Robert. Si j'ai vaincu ce scrupule, aujourd'hui, c'est parce que non seulement des amis, mais aussi des compagnons de rencontre, surtout des jeunes, m'ont demandé de livrer ces souvenirs. Je suis à la fois surpris et heureux de constater que deux générations issues de l'après-guerre se passionnent pour un acteur qu'elles n'avaient pu connaître, en raison de leur âge, sur les écrans de cinéma, mais qu'elles découvrent, fascinées, en regardant ses films à la télévision.

Lorsque Pol Vandromme fit éditer son analyse de Le Vigan en tant que personnage de Céline¹, François Truffaut m'adressa une lettre. Il me reprochait de m'être laissé « prendre de vitesse » par un confrère, mais reconnaissait bien volontiers que le propos de Vandromme et le mien étaient différents. Il y avait toutefois dans la vivacité du billet de cet amoureux fanatique du cinéma une incitation à me lancer dans la rédaction d'un autre bouquin sur La Vigie car il était « resté sur sa faim ». On ne s'étonnera donc pas que ce livre lui soit dédié.

Pour des motifs politiques, on n'a généralement écrit – exception faite de l'excellente étude de Pol Vandromme – que des sottises à propos de Le Vigan. Et notamment des sornettes sur sa « folie » et sa « hargne » envers ses compatriotes – de préférence juifs, maçons et résistants –. Après

1. Pol Vandromme : « Robert Le Vigan, compagnon et personnage de L-F Céline » – La Revue Célinienne – 1980.

avoir subi le choc de l'éloignement de sa patrie, Robert Le Vigan n'éprouvait plus de rancune à l'égard de ceux qui s'étaient acharnés contre lui à la Libération. Il les vouait à un mépris ironique, se réservant seulement de décocher, de temps à autre, quelques piques aux minables de sa profession.

Robert Le Vigan n'était pas le détraqué dont on a voulu donner une image simpliste et systématique. L'analyse graphologique de Justine Guirec révèle que son écriture était « suave, raisonnable, excessivement honnête et sentimentale, d'une rigueur et d'une stabilité peu communes. »

La stabilité peut prêter à contestation. Il serait plus juste de reconnaître que le comédien était – selon la formule attitrée des psychiatres – en pleine possession de ses facultés intellectuelles, même s'il avait tendance à porter au paroxysme les élans de son enthousiasme et de ses passions. Illuminé, certes, mais lucide. Telle est l'opinion de ceux qui l'ont bien connu. C'est ainsi que Jean Renoir ne le considérait pas comme un acteur, mais bien comme un « poète », c'est-à-dire, au sens littéral du terme, un être doué du pouvoir de création. Louis-Ferdinand Céline a déclaré que son intelligence et sa culture étaient prodigieuses. Paul Colline est catégorique : « Fou ? Non. Exalté, oui. » Seul, Roger Boussinot voit luire chez l'acteur « cette étincelle de folie qui se confond aisément avec le génie »¹.

Et pourquoi cette étincelle ne serait-elle pas plus proche du génie que de la démence ? Acteur génial, Robert Le Vigan le fut sans conteste. Personne, que je sache, n'a dénié son talent. La perfection pour un comédien ne serait-elle pas d'être toujours en représentation même dans sa vie privée ?

C'est un rôle dont Le Vigan ne s'est pas privé. Apparaîtra-t-il ainsi dans les pages suivantes qui pourraient, à son exemple, donner l'impression de désordre ? Il m'a pourtant semblé plus logique de découper ce livre en deux parties

1. Roger Boussinot : « L'encyclopédie du cinéma » – Bordas.

distinctes. La première est consacrée à la biographie de l'acteur et la seconde à des extraits de la correspondance que Robert Le Vigan m'adressa, enrichie de références à d'autres lettres que m'avaient confiées ses amis Jean Brochard, Pierre Dudan et Paul Colline.

Hervé LE BOTERF

*« Ce qui assura sa félicité, ce fut de mourir sage
et d'avoir vécu fou. »*

CERVANTES (« Don Quichotte »)

BIOGRAPHIE

Né de père basque et de mère bretonne, Robert-Charles-Alexandre Coquillaud a vu le jour, le 7 janvier 1900, rue de la Charbonnière, dans le XVIII^e arrondissement de Paris. C'était le quartier des bordels les plus sordides.

Le papa de Robert fut-il conscient de ce funeste voisinage? Un an plus tard, il transférait son cabinet de docteur-vétérinaire dans la banlieue, au 17 boulevard de l'Ouest, à Villemomble. Il avait choisi pour domicile et local de ses consultations un pavillon entouré d'arbres dans lequel son fils vécut les dix-huit premières années de son existence. Robert en conserva un souvenir heureux si j'en juge par ce qu'il me révéla, alors que j'étais devenu, quarante ans plus tard, son ex-voisin : « J'aurais aimé refaire le tour du lieu, revenir en ces pièces dont je sais encore l'ordonnance, les dimensions; la lumière et les voix s'y lèveraient, chuchotantes, appelantes... avant de franchir le seuil, pour tout remettre aux sources et n'y plus revenir de toute éternité. »

Le jeune Coquillaud fit donc ses études à Villemomble. Ce fut en suivant les cours de géographie de l'école primaire que lui vint l'idée de son futur pseudonyme. A cette époque, on enseignait les tables de multiplication et la composition des départements sur un rythme de comptine, scandé par des coups de règle de l'instituteur sur les pupitres. Au terme d'un certain nombre de rabâchages à propos du Gard « chef-lieu Nîmes, sous-préfectures Alès et Le Vigan », le jeune élève grava dans sa mémoire l'appellation de cette

dernière ville... dans laquelle il ne mit, d'ailleurs, jamais les pieds!

Monsieur Coquillaud aurait souhaité que son fils prit sa succession. Robert lui fit comprendre que les bêtes avaient moins d'intérêt pour lui que les humains, même s'ils comptaient parmi eux une espèce d'animaux particulièrement attirants qualifiés de comédiens. Bon père, Coquillaud senior ne s'insurgea pas quand son fils renonça à passer son bac de philosophie pour concourir au Conservatoire d'Art Dramatique de Paris où il fut admis sans difficulté. Élève brillant, il obtint un second prix de comédie à la fin de sa première année de cours, mais quitta l'année suivante le Conservatoire, sur un coup de tête, quand il eut la révélation qu'il n'obtiendrait pas le premier prix qu'il convoitait. Il n'avait pas encore dix-huit ans et les membres du jury lui avaient fait comprendre que cette distinction reviendrait de droit à un candidat appelé sous les drapeaux ou déjà combattant.

Écœuré de cette décision patriotique, il se trouva prêt, par nécessité, à tenir l'emploi de bon à tout faire dans n'importe quelle forme de spectacle. La porte du music-hall était la plus facile à franchir. Robert Coquillaud s'y engouffra. Ainsi qu'on l'exigeait, il était en mesure de débiter avec aisance un texte insipide, de fredonner une chansonnette, d'esquisser quelques pas de tango et de lancer deux ou trois grivoiseries avec un sourire complice, à l'abri d'une moustache postiche. Cette mascarade l'amusa. Le Vigan fit ainsi ses premières armes dans la catégorie dite des « nez rouges » en interprétant des revues consternantes à l'« Impérial ». Celles qu'il joua ensuite à l'« Arlequin », rue de Douai, étaient tout aussi débiles. Il avait pour partenaires Jean Brochard et Marcel Dalio qui furent, quinze ans plus tard, ses compagnons de route dans les studios de cinéma. On ignore sans doute que ces gaillards avaient des voix superbes. Dalio modulait l'air de Figaro du « Barbier de Séville » aussi bien qu'une vedette de l'Opéra-Comique, et Brochard distillait « J'ai fait trois fois le tour du monde » des « Cloches de Corneville » avec des vibratos subtils, dignes du plus expérimenté baryton-martin.

Ce n'était là que des intermèdes, l'essentiel du spectacle étant assuré par des sketches qualifiés catégoriquement par Jean Brochard de « joyeuses infamies »! Mais le trio s'amusait beaucoup à animer des piécettes intitulées « Réveillons le cochon », « Salomé, vierge folle » ou « Les Vierges du Nil », une comédie musicale dans laquelle, soit dit en passant, il n'y avait pas plus de pucelles arabes que de pétrole en Corrèze ou d'agrumes dans la Beauce.

Nos trois lascars s'esclaffèrent le jour où on les invita à créer « La pupille à Poposs », un pastiche salace de tragédie grecque. Jean Brochard était déjà nanti d'un rôle, celui d'un Athénien efféminé nommé... Badudo, tortillant du croupion sous sa jupette d'evzone et clignant de l'œil derrière un monocle cerclé d'écaille! Le Vigan était plié en deux. Il le fut en trois lorsque Brochard lui révéla le sort qui l'attendait : « On t'a réservé un personnage de giton frisotté qui relève ses cotillons pour montrer ses caleçons en zénana, en criant « Évohé! ». Pierre Brasseur, autre camarade qui traînait lui aussi ses guêtres de débutant dans les bastringues de Montmartre, partagea peut-être leur hilarité dans l'une de ces brasseries, entre Pigalle et Blanche où ils avaient coutume de se retrouver presque quotidiennement à la fin des spectacles.

Mais on a beau rire, on finit par s'en lasser. Un jour vint où Le Vigan en eut assez de faire le polichinelle sur l'estrade entre deux rangées de paires de fesses. Il n'était pas seul à partager cette déconvenue. Mme Nini, la gardienne des lavabos de l'« Arlequin » en avait également ras-le-bol de ses toilettes. Quelques jours avant le départ de Robert Le Vigan, elle soupira en confiant à Jean Brochard : « C'est peut-être très intéressant ce que vous faites sur la scène, mais vous nuisez à mon commerce. Le client devient plus rare... Ça ne pisse plus, mon bon monsieur! ¹ »

Comme il fallait s'y attendre, Le Vigan versa d'un extrême dans l'autre. Abandonnant le dérisoire, il s'orienta vers le sérieux, à défaut du sublime. Il participa, dans des

1. Cf. « Mon tour du monde en 80 rôles » par Jean Brochard in « Cinémonde », 1949.

rôles secondaires, à plusieurs tournées de répertoire classique – Molière et Regnard principalement – en Belgique. Il joua à Paris « La maison du Bon Dieu » d'Edmond Fleg et « L'homme de génie » de François de Curel.

La loi des deux ans interrompit sa carrière. Répondant à l'appel de sa classe, Robert Le Vigan effectua son service militaire en qualité de fantassin au 167^e R.I., cantonné à Wiesbaden, dans la zone d'occupation tenue par l'armée française. Jacques Benoist-Méchin était également affecté à ce régiment. La légende veut que Le Vigan ait sauvé d'une noyade dans le Rhin le futur secrétaire d'État de Pierre Laval sous le gouvernement de Vichy. Le comédien aurait piqué une tête dans le fleuve en voyant, de loin, son camarade chavirer d'une barque et s'enfoncer dans les flots. Le Vigan a démenti cette rumeur héroïque. « Le Rhin, a-t-il confié à Arletty, je le connais pas... je l'ai jamais vu... je bande pas sur l'eau... Benoist doit confondre... Il s'agit d'un autre... je veux bien laisser courir l'anecdote... je ne peux pourtant pas accepter la palme ni porter médaille... »

En 1923, le comédien restitua sa capote et ses bandes molletières au magasin du 167^e R.I. Il revint à Paris où la réinsertion dans une profession aléatoire s'annonçait plutôt mal. A force d'obstination, Le Vigan parvint à effectuer une nouvelle percée en reprenant le chemin des tournées de province avec « Le Misanthrope » et « Georges Dandin » de Molière, puis en étant à Paris de la création de « Divin mensonge », en 1924, sur la scène des Capucines, et, l'année suivante, de « La grande Catherine » de Bernard Shaw, au Théâtre des Arts.

Dès lors, sa carrière prit un meilleur essor puisqu'il réussit à s'intégrer aux troupes de ces deux directeurs de théâtre réputés qu'étaient Gaston Baty et Louis Jouvet. Sous la direction du premier, il interpréta « Maya » de Simon Gantillon, « La cavalière Elsa », « L'homme du destin » de Shaw, etc... Sous celle du second : « Amphitryon 38 » de Jean Giraudoux et « Donogoo » de Jules Romains. Dans les intervalles de liberté que lui laissait l'alternance des représentations, il partait pour de nouvelles tournées en province ou remontait sur les planches des cabarets parisiens, créant

des revues de Mauricet, Jean Boyer, Pierre Veber, Paul Colline, etc... Il fit ainsi, en 1927, la connaissance de Arletty au « Moulin de la Chanson » et à « La boîte à Fursy ». Il lui donna notamment la réplique dans deux sketches de « Humourican Legion » du chansonnier André Dahl, sous les traits d'un gardien de prison et... de la carte Michelin!

*
* *

La création de « Donogoo », le 25 octobre 1930, sur la scène du Théâtre Pigalle marqua un tournant important dans la carrière de Le Vigan. Julien Duvivier assista à l'une des premières représentations de cette pièce de Jules Romains qui avait été conçue, à l'origine, sous la forme d'un scénario de film ¹. Duvivier ne se souciait pas de porter « Donogoo » à l'écran. Il était à la recherche des interprètes du « remake » parlant des « Cinq gentlemen maudits » ² qu'il comptait tourner prochainement. Il fut frappé par l'allure aristocratique et le regard fiévreux d'un comédien répondant au personnage ambigu de Strawber, l'un de ces cinq jeunes gens qui disparaissent mystérieusement, l'un après l'autre, à la façon des héros des « Dix petits indiens » de Agatha Christie.

L'affaire fut rapidement conclue. Duvivier engagea Le Vigan. Au mois d'avril 1931, il avait terminé le découpage de son film. Après quelques semaines de repérage au Maroc, les scènes d'extérieurs furent tournées à Meknès et à Fez. Le Vigan découvrit avec plaisir le monde pittoresque du cinéma. Il se laissa accaparer par lui, n'éprouvant que la

1. « Donogoo » fut, finalement, porté à l'écran en 1936. Le film intitulé « Donogoo-Tonka » avait pour réalisateur Reinhold Schünzel assisté de Henri Chomette, le frère de René Clair. Aucun des acteurs ayant participé à la création de la comédie ne fut engagé. Les rôles principaux avaient été confiés à Raymond Rouleau, Renée Saint-Cyr, Alcover, Le Gallo, Pasquali et Marcel Simon.

2. En 1920, Luitz-Morat avait réalisé une première version muette des « Cinq gentlemen maudits », tirée du roman de André Heuzé. Il en était l'un des acteurs principaux avec André Luguet, Pierre Régnier, et Yvonne Devignes.

déception, légère, d'être désormais cantonné dans les rôles d'individus équivoques ou patibulaires. Il n'en voulut pas à Duvivier, mais le tenait néanmoins pour responsable de son destin de « vilain », ainsi qu'il le confia, huit ans plus tard, à un journaliste de « Cinémonde » :

« C'est Julien Duvivier qui, dès « Les cinq gentlemen maudits » m'a classé dans ce genre. Et pourtant, dans « Donogoo » où il m'avait remarqué, je jouais un personnage de la meilleure pâte du monde¹. »

Si mon compte est bon, Robert Le Vigan apparut dans soixante-trois films. On en dénombre quarante-cinq dont six courts-métrages durant la période de l'avant-guerre.

La liste figure en annexe de ce livre car mon propos n'est pas d'analyser chacune des créations de l'acteur. Je rappellerai seulement que celles qu'on lui confia furent pour la plupart remarquables. Le Vigan avait porté l'art de la composition à une perfection telle que le seul énoncé d'un titre de film interprété par lui est indissociable du personnage marqué par sa présence : le légionnaire mouchard de « La Bandera », l'acteur alcoolique des « Bas-Fonds », l'artiste-peintre suicidaire de « Quai des Brumes », le faussaire funambule des « Disparus de Saint-Agil », le dictateur fou de « Ernest le Rebelle », l'obsédé sexuel de « Jenny », le désinvolte cardinal Mazarin de « Jérôme Perreau », etc... A cette image se superpose parfois une réplique-clé qui, prononcée par lui, confère à une situation dramatique, une intensité stupéfiante. C'est Davis, le marin révolté, adressant un bras d'honneur à son capitaine dans « Les mutinés de l'Elseneur », en lui répétant à plusieurs reprises : « Moi, je connais mon code. » C'est le comédien raté des « Bas-Fonds », geignant sur son sort en murmurant « J'ai l'organisme intoxiqué par l'alcool ». C'est Albinos, le vieillard libidineux de « Jenny » qui jette ses billets de banque aux filles en balbutiant : « Prenez, prenez, c'est à vous. » C'est enfin Michel Krauss, l'artiste hanté par la mort de « Quai des Brumes », avouant : « Je peins les choses qui sont

1. Interview de Jacques Berland (« Cinémonde » du 23 août 1939).

derrière les choses. Quand je regarde un homme qui se baigne, je vois déjà un noyé.»

Il convient tout de même d'observer une pause dans les activités cinématographiques de Robert Le Vigan, au seuil de 1935. Pendant les quatre années précédentes, il n'avait tenu que des rôles de second plan, exception faite du personnage de La Brige dans « L'article 330 », mais ce n'était qu'un sketch réalisé par Marcel Pagnol, d'après une comédie en un acte de Courteline. Julien Duvivier lui avait donné un témoignage assez rare d'amitié et de fidélité en l'engageant dans trois des films qu'il réalisa à la suite des « Cinq gentlemen maudits » : « Le petit roi », « Maria Chapdelaine » et « La Bandera ». En 1935, il entreprit une illustration des derniers jours du Christ intitulée « Golgotha ». Après avoir tourné des bouts d'essai avec plusieurs comédiens et même des inconnus, il dut convenir qu'aucun des interprètes pressentis pour le rôle de Jésus ne lui donnait satisfaction. Il pensa alors à Le Vigan, primitivement envisagé, on s'en doute, pour le personnage du traître Judas. Surpris mais intéressé, le comédien accepta cette offre jugée providentielle puisqu'elle lui permettait à la fois d'échapper à l'emploi de vilain et d'accéder au vedettariat.

Le Vigan considéra la situation avec beaucoup de sérieux. Il renonça à créer une comédie de Giraudoux. Il s'astreignit à une cure – bien inutile – d'amaigrissement, avant de se faire arracher huit dents et limer quelques autres afin de donner un profil émacié à son visage. Dans son entourage, on disait qu'il en faisait un peu trop. Duvivier n'était pas loin de partager cet avis, mais il se garda bien de l'avouer à son interprète. Il avait alors bien des difficultés à surmonter pour recruter les acteurs de son film. Constant Rémy, Pierre Alcover, Charles Vanel ainsi que quelques autres étaient indisponibles. Fort curieusement, Duvivier les remplaça par des super-vedettes telles que Harry Baur, Jean Gabin, Edwige Feuillère, etc... Toutes furent parfaitement grotesques dans ce film privé de tout élan de foi chrétienne.

Le tournage eut lieu en Algérie. L'argent de la production faisait défaut. On a raconté que Le Vigan, lié sur la croix, traitait son metteur en scène de « salopard » parce qu'il

n'avait pas reçu le chèque prévu pour son travail de la semaine. Cette anecdote relève vraisemblablement de ce que l'on appelle le roman chez la portière. Le Vigan s'était, en effet, intégré au personnage du fils de Dieu à un point tel qu'il inquiétait ses partenaires. Il dessinait des poissons sur le sable et façonnait des crucifix avec des morceaux de bois d'olivier. Duvivier, lui, n'était pas inquiet. Il rigolait – ce qui lui arrivait pourtant rarement – en faisant remarquer que son copain Robert était désormais en pleine possession de son rôle. Mais, à la nuit tombante, Jésus faisait place à Casanova, pour se livrer au plaisir de la chair avec Tinou, une figurante algérienne qui resta sa maîtresse pendant près de dix ans.

« Golgotha » fut un échec commercial. Les spectateurs, peu nombreux, s'étaient ennuyés ferme en regardant ses images. La critique avait éreinté le film et Henri Jeanson fit s'esclaffer des dizaines de milliers de lecteurs en écrivant que Jean Gabin, dans le rôle de Ponce Pilate, avait plus l'air de descendre de la Courtille que du Golgotha! A Le Vigan échut le soin de payer les pots cassés. Sans amertume, il oublia qu'il avait été, une fois dans sa vie, premier rôle. Il reprit les seconds qu'on ne cessa de lui offrir.

Étrange destin pourtant que celui d'un comédien qui fut, sans doute, le seul au monde à jouer les rôles de Dieu et de Satan! Après avoir été Jésus en 1935, Le Vigan fut Lucifer, huit ans plus tard, dans le film de Jean-Paul Paulin « L'homme qui vendit son âme »!

Entre 1931 et 1940, Robert Le Vigan eut pour metteur en scène quelques-uns des meilleurs réalisateurs de l'époque : Julien Duvivier, Jean Renoir, Abel Gance, Marcel L'Herbier, Pierre Chenal, Christian-Jaque et Marcel Carné. De Duvivier, il conserva le souvenir d'un technicien appliqué, efficace, généreux, parfois talentueux mais dénué de sens artistique. Chenal était un copain de rencontre dont la réputation surfaite bénéficiait du vent porteur du Front Populaire. Gance échappait à toute critique. Qui se serait permis de reprocher à l'homme qui avait survolé les sommets de l'art cinématographique en tournant « Napo-

léon » de ne planer qu'à ras de terre en filmant « Jérôme Perreau », « Le paradis perdu » et « Louise », cet opéra obsolète de Gustave Charpentier dans lequel un père de famille affamé et avide de nouvelles réclame en musique à sa fille de lui apporter en même temps « Le Petit Journal » et une assiette de petits pois ? Avec Christian-Jaque, ce fut un régal. Il eut été difficile de rêver un compagnon plus cordial et plus charmant. Le tournage de « Un de la légion » et celui des « Disparus de Saint-Agil » ne suscitèrent pas de problème. Mais la réalisation de « Ernest le rebelle » laissa pantois, pendant quelques jours, le metteur en scène. Soucieux de donner une apparence excentrique à son personnage de dictateur sud-américain, Le Vigan avait demandé à son coiffeur de lui boucler les cheveux au plus serré avant de les enduire d'une épaisse couche de cosmétique. Caricatural, l'acteur le fut, certes, mais quand il voulut se débarrasser de l'empois de sa chevelure, aucun shampoing n'en vint à bout. Il fallut tondre ce magma, et le comédien demeura, pendant deux mois, avec la boule à zéro !

Marcel Carné avait l'apparence d'un jeunot sympathique. Il avait été l'assistant de Jacques Feyder. Cette référence augurait du succès de sa carrière de réalisateur. Aussi Le Vigan accepta-t-il sans hésitation de jouer dans « Jenny », le premier film de long-métrage de ce nouveau metteur en scène. Il fut sensationnel dans le personnage inquiétant du vieux noceur surnommé Albinos.

Mais c'est de Jean Renoir que Le Vigan a gardé la meilleure impression. Il tourna pourtant peu sous sa direction. Il n'avait fait qu'une apparition, en 1933, dans « Madame Bovary » où il campait le personnage cauteleux et assez répugnant du marchand à la toilette qui précipite Emma à la faillite en lui faisant signer une multitude de reconnaissances de dettes. Deux ans plus tard, Jean Renoir l'engagea pour incarner dans « Les bas-fonds » un acteur déchu, rongé par la tuberculose et l'abus de l'alcool. Le Vigan fut sublime. Il n'hésita pas à déclarer que, même si on avait coupé au montage les scènes les plus pathétiques qu'il interprétait, cette expérience demeurerait la plus instructive et

la plus heureuse de sa carrière de comédien. Dans une lettre adressée à André Bernard, le 25 février 1972, il confia même : « Je n'ai jamais eu de vrai plaisir professionnel dans ma vie, qu'une fois avec Jean Renoir et dans « Les bas-fonds ¹. »

Bien qu'il fut de plus en plus sollicité par le cinéma, Robert Le Vigan n'avait pas renoncé au théâtre. Sous la direction de Louis Jouvet, il créa à la Comédie des Champs-Élysées plusieurs pièces dans lesquelles son talent sut évidemment se manifester. L'une de ses plus ferventes admiratrices était Colette. Ce grand écrivain qui savait aussi bien évoquer le frémissement de la nature que les émois de l'adolescence et de l'âge mûr, gardait la nostalgie des planches sur lesquelles elle était montée autrefois. Ayant accepté de rédiger la critique dramatique tour à tour à « L'Éclair », à « La Revue de Paris », au « Matin », au « Journal » et au « Petit Parisien », elle nous a laissé des comptes-rendus fort élogieux de quelques-unes des interprétations du comédien.

Elle découvrit celui-ci quand il tenait, en 1933, dans « Petrus » de Marcel Achard, le rôle d'un danseur mondain de moralité plus que douteuse :

« Le Vigan, mauve et rose, beige presque blanc, cosmétique – notait-elle – arbore toutes les suaves couleurs qui conviennent au vilain Émile. Un rôle aussi traditionnel exigeait un interprète qui ne chût pas dans toutes les traditions. Sec et fin, distant comme sont les derniers défenseurs de la dernière corporation oisive, Le Vigan a évité presque toutes les ornières ². »

Quelques mois plus tard, elle était fascinée par l'originalité de « Au Grand Large » de Sutton Vane, un drame précurseur des récits de science-fiction. Dans le rôle du barman d'un paquebot-fantôme convoyant sept passagers auxquels il va révéler qu'ils sont morts, Le Vigan lui apparut « saisissant, immatériel, sans artifice, quasi

1. Cf. « L'Avant-Scène » Cinémathèque 18, n° 215, 10 novembre 1978.

2. « La Jumelle Noire » de Colette, Ferenczi 1934.

céleste¹ ». Et quand il tint, par la suite, le rôle de l'Anubis à tête de chacal dans « La machine infernale » de Jean Cocteau, elle s'extasiait encore en ces termes :

« Le Vigan excelle à tout. Sa mobilité, son animalité divine sont sans pareilles. Et comme il gronde bien². »

* * *

Sorti de la scène ou des studios de cinéma, Robert Le Vigan menait une aimable vie de bohème dans le quartier de la place du Tertre où il avait élu domicile. Délaissant Alphonsine, la femme qu'il avait épousée en 1933, il rejoignait un groupe de compagnons pittoresques comptant parmi les notabilités de cette insouciante et frondeuse « République Libre de Montmartre », longtemps présidée par le dessinateur Poulbot. Parmi ces lurons, tous marqués du signe de l'anti-conformisme, se détachaient en avant-garde le peintre Gen Paul – grand mutilé de guerre, soiffard impénitent, soliste occasionnel de piston et anarchiste dilettante – les chansonniers Paul Colline et Max Révol, puis Jean d'Esparbès, entretenant la nostalgie de l'épopée napoléonienne dont son père Georges, auteur de « L'agonie des aigles », avait été le chantre. Suivaient, dans un peloton bien groupé, le caricaturiste Ralph Soupault, Pierre Petrovitch – brillant homme d'affaires d'origine serbe, et futur héros de la Résistance –, l'auteur dramatique René Fauchois, les peintres André Villebœuf et Daragnès, l'opulente Pomme, Louis Francis ainsi que le père Mamadou, le bougnat de la rue d'Orchampt. Tout ce joyeux monde se retrouvait quotidiennement pour blaguer autour d'un banc de l'avenue Junot et, plus fréquemment, dans les bistrots de la Butte à l'heure de l'apéritif... et de la partie de dominos ! Ce fut dans un de ces troquets que le taciturne Marcel Aymé fit la connaissance du comédien se mesurant en pure perte contre ce champion imbattable du double-six qu'était l'acteur comique marseillais Doumel, devenu montmartrois d'adoption.

1-2. Cf. « La jumelle noire », Ferenczi 1934.

Une fois par semaine, Gen Paul organisait dans son atelier de l'avenue Junot, encombré de toiles, de tubes de peinture, de torchons sales et de bouteilles vides, une soirée dont la qualification de « mondaine » n'aurait pu être revendiquée qu'en raison de la personnalité des invités. On buvait sec. On parlait fort, de façon péremptoire. Autant dire qu'on proférait bien des âneries, mais qu'on échangeait parfois des propos d'une certaine élévation. L'orateur le plus écouté était Louis-Ferdinand Céline, devenu l'objet d'une admiration unanime depuis qu'il avait publié « Le voyage au bout de la nuit ». Céline faisait, sans vanité, office de mage dans cette petite assemblée en annonçant les catastrophes qui allaient s'abattre sans tarder sur le pays. Très attentif, Marcel Aymé avait tout retenu de ces prophéties. Il en restitua parfaitement la signification dans une nouvelle éblouissante intitulée « Avenue Junot »¹ qu'il écrivit quelques années plus tard en prêtant ces propos à l'écrivain :

« Plus de Francecaille, un dernier glouglou... un joli glouglou bien merdeux... fini, plus question. En attendant, sus au barbare... sonnez clairon... emballez mes os et plantez un saule. »

Dans cette extraordinaire évocation, Marcel Aymé a dépeint à la perfection l'atmosphère de franche lippée de ces réunions et les réactions des personnages présents. Il a dessiné d'un trait précis l'attitude de Le Vigan, hanté par la prédiction de l'apocalypse, mais souligné aussi son refus de se laisser englober dans le cataclysme puisqu'il nous le montre, se décontractant, peu après, en caressant amoureusement, rue Lepic, les hanches de la belle Adélaïde!

Robert Le Vigan avait fait la connaissance de Céline deux ou trois ans après la parution du « Voyage au bout de la nuit » quand son auteur s'installa à proximité de chez lui, dans un studio de la rue Lepic. En dessous du logement de Céline, un certain Hébert avait ouvert une boutique de brocanteur. L'individu sentait un peu le sou-

1. Nouvelle publiée dans « En arrière », Gallimard.

fre. On lui prêtait un art incomparable de maquiller des croûtes pour les faire passer pour des tableaux de maîtres. Ce talent caché ne pouvait qu'exciter la curiosité de Le Vigan. S'ajoutait, paraît-il, chez Hébert un penchant pour la consommation des spiritueux. Le Vigan n'était pas contre. Ce fut sans doute dans cette officine de restauration de faux tableaux que le romancier et le comédien firent connaissance. Ils sympathisèrent, devinrent des copains, puis des amis.

De cette époque date la légende de mauvais ange attribuée à Louis-Ferdinand Céline, exerçant sur l'acteur une influence pernicieuse. Comment deux êtres aussi fragiles, en dépit de leurs réactions excessives, auraient-ils pu se comprendre et s'estimer si l'un des deux – Céline, en l'occurrence – avait contraint l'autre à prendre des engagements politiques que l'acteur tenait pour dérisoires ?

Il y avait d'autres raisons de s'inquiéter. La guerre stupide annoncée par Céline venait d'éclater. Le Vigan fut obligé d'entrer dans son jeu qui n'était assurément pas celui dont pouvait rêver un comédien.

* * *

Mobilisé dans les Transmissions à l'ECM du boulevard de La-Tour-Maubourg, le soldat Coquillaud n'était pas joyeux. Avec « dix ronds » de paye par jour, comme il l'écrivait à Maurice Bessy, rédacteur en chef de « Cinémonde », les occasions de faire la bamboula devenaient hasardeuses. En outre, il n'en aurait pas eu le loisir. Le service quotidien était harassant. Après huit heures de présence – quand ce n'était pas dix et parfois quinze – au volant de son véhicule, le conducteur regagnait, fourbu, la chambrée dans laquelle quelques tire-au-cul facétieux l'accusaient sournoisement de « fayoter ».

Le Vigan fut bien aise quand on lui accorda une permission exceptionnelle de trois mois afin de tourner « Untel, père et fils » sous la direction du fidèle Duvivier. Il s'agissait d'un film de propagande destiné à illustrer, à la façon du

Grâce à la magie du grand et du petit écran, le souvenir de Robert Le Vigan se perpétue quinze ans après sa mort. Les nouvelles générations découvrent la personnalité tourmentée du plus grand acteur français de composition de ce siècle. C'est aussi une revanche, sans profit, gagnée par un acteur maudit contre lequel un destin malchanceux s'acharna tout au long de son existence. Ayant connu le baigne, l'exil, la souffrance et la misère, victime du mépris, de la calomnie et de la haine, Robert Le Vigan fait incontestablement figure de mal-aimé du cinéma.

On ignore la vie de ce comédien d'exception, tant apprécié de Duvivier, Renoir, Gance, Carné, Christian-Jaque et Becker, qui lui permirent de faire des créations inoubliables dans « La Bandera », « Les Bas-Fonds », « Quai des Brumes », « Les Disparus de Saint-Agil », « Goupi Mains Rouges », etc. Elle est restituée fidèlement dans ce livre par Hervé Le Boterf, qui fut à la fois l'ami et l'agent d'affaires paradoxal de Robert Le Vigan à l'époque où celui-ci ne voulait plus tourner.

Cet ouvrage est le fruit d'une correspondance échangée pendant sept ans entre le comédien retiré en Argentine et l'auteur. C'est donc Le Vigan qui s'exprime le plus souvent dans ces pages. Le livre s'enrichit de nombreux extraits de lettres dans lesquels le comédien parle de Dieu, de la maladie, de la mort, de l'exil, de l'amitié, du spectacle.

C'est un livre d'une facture insolite, hallucinant comme celui à qui il est consacré. Il passionnera non seulement les cinéphiles mais aussi ceux qui s'intéressent à la petite histoire artistique et politique des années 30 et 40 et, plus encore, les nombreux « céliniens », puisqu'un chapitre est réservé aux déclarations de Robert Le Vigan sur l'auteur du « Voyage au bout de la nuit » et des « Beaux draps ».



9 782704 804894

ISBN 2 7048 0489 3

85 F TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

